



Au camp des Milles, un mémorial de la déportation

HISTOIRE A Aix-en-Provence, le seul camp français d'internement encore intact ouvre au public.

Un mémorial de la déportation au camp des Milles

Ce lieu de souvenir ouvre le 12 septembre dans le seul grand camp français encore intact

Restauration, préserver, pour ne rien oublier du rôle de la France dans la déportation de milliers de personnes pendant la seconde guerre mondiale. Faire ce travail de mémoire, mais pas seulement. Le Mémorial du camp des Milles qui devait être inauguré, lundi 10 septembre, en grande pompe à Aix-en-Provence, soixante-dix ans après le départ, en 1942, du dernier convoi pour Auschwitz, a aussi pour mission l'éducation civique et citoyenne au respect de l'autre.

Le premier ministre, Jean-Marc Ayrault, devait être accompagné de sept ministres, dont Manuel Valls (intérieur), Aurélie Filippetti (culture) et Vincent Peillon (éducation nationale), ainsi que d'une vingtaine d'ambassadeurs des 38 pays dont les ressortissants ont été internés, de 1939 à 1942 - 10 000 personnes au total.

Au milieu des sept hectares du camp des Milles, en partie en friche, a été conservé le large parvis où étaient rassemblés les détenus, et un wagon SNCF datant de 1940, stationné sur un bout de voie ferrée, sinistres souvenirs des convois de la mort pour Auschwitz. La tuilerie des Milles avait été réquisitionnée en 1939 par le gouvernement français. Elle servit de camp d'internement jusqu'en 1942, puis retrouva son activité de 1946 à 2002... presque comme si de rien n'était. L'Etat classe le site monument historique en 2004 et en fait l'acquisition en 2009, avec le concours de la Fondation pour la mémoire de la Shoah. C'est le seul grand camp d'internement et de déportation français encore intact.

Il ouvrira au public, mercredi 12 septembre, après quarante ans

de silence et trente ans de bagarre pour préserver ce témoignage in situ. « *Entre 1942 et 1983, la France est restée sur son image d'un pays résistant incarné par de Gaulle, explique Alain Chouraqui, président de la Fondation du Camp des Milles. Il était gênant de regarder en face la participation française à la déportation. On ne voyait pas l'utilité d'analyser ce qui avait conduit à ça. En août et septembre 1942 a eu lieu la déportation de plus de 2 000 juifs, dont une centaine d'enfants, livrés par le gouvernement de Vichy aux Allemands.* » Très peu sont revenus.

Robert Badinter, ministre de la justice de François Mitterrand (de 1981 à 1986), s'interroge encore sur l'utilisation de ce camp d'internement et de déportation non seulement pour les juifs étrangers, mais aussi pour des ressortissants allemands, réfugiés politiques, dont nombre d'artistes fuyant le régime nazi - Max Ernst, Hans Bellmer... « *Aujourd'hui, cela nous fait horreur. Comment, en zone libre, a-t-on pu tomber si bas ? La livraison de réfugiés politiques représente un crime. C'est le dernier degré de l'abjection morale. Ce qui est symbolique aux Milles, c'est la résistance intérieure, le refus intérieur de capituler, de sombrer, de se rendre, de se laisser abattre jusqu'à devenir une épave, jusqu'à la mort. Un témoignage pour les jeunes de la liberté humaine. Je suis très heureux qu'il soit ouvert aux établissements scolaires.* »

Les travaux de restauration, de muséographie et d'accueil du public, d'un coût de 18,9 millions d'euros, ont été financés pour 3,6 millions par l'Etat, le reste par les collectivités locales, les associa-

tions, la Fondation du camp des Milles et des mécènes, dont Lafarge, propriétaire de l'ancienne tuilerie désaffectée, qui a versé 1,8 million d'euros. Un parcours de mémoire et d'histoire a été aménagé dans le bâtiment de brique à trois étages, dans les lieux et les traces préservés - les témoignages peints qui courent sur les murs du réfectoire, le café, le Die Katakomben, reconstitué par les artistes allemands, en mémoire d'un cabaret berlinois fermé en 1935 par les nazis.

A la fin du parcours, le visiteur est invité à « *identifier et combattre les expressions sans cesse renouvelées du racisme, de l'antisémitisme, du fanatisme et de l'intolérance* » et à analyser les mécanismes individuels et collectifs qui conduisent de la haine au crime contre l'humanité. ■

FLORENCE EVIN

Jean-Marc Ayrault : « Une histoire française »

« *L'histoire du camp des Milles est une histoire française* », devait affirmer Jean-Marc Ayrault, lundi 10 septembre. Le camp, où 10 000 personnes ont été internées entre 1939 et 1942, a constamment été placé sous la seule autorité du régime de Vichy, « *qui fut délibérément le complice, en 1942, des déportations (...) mises en œuvre par l'Allemagne nazie* ». La plupart des internés étaient des réfugiés européens fuyant les persécutions dans leur pays d'origine. « *Tous pensaient que la France, patrie des droits de l'homme, leur offrirait protection et asile, devait déclarer le premier ministre. Nous conservons le souvenir de chacun de ces réfugiés dont la confiance a été trahie.* »

**Le camp des Milles, ancienne
tullerie-briqueterie désaffectée,
a été ouvert en septembre 1939.**

FONDATION DU CAMP DES MILLES - MÉMOIRE ET ÉDUCATION



« Partis aux Milles »

RENAUD LAVERGNE

La direction du tout nouveau Mémorial du camp des Milles à Aix-en-Provence l'a invitée pour l'inauguration officielle lundi 10 septembre, mais Miriam Altman ne viendra pas. Une arthrose persistante au genou cloue cette vieille dame blonde de 88 ans dans une chaise roulante depuis près de trois ans. De Summit, une petite ville du New Jersey où elle vit dans un studio d'une résidence médicalisée, le voyage pour la France aurait été trop pénible. Elle l'a effectué une dernière fois, en 2002, avec sa fille Vivian. Elle s'était alors entendu dire par des habitants âgés de ce faubourg d'Aix (Bouches-du-Rhône), qu'ils n'avaient « jamais entendu parler » d'un quelconque camp d'internement pour étrangers. Comme si son passé n'existait pas. Comme si sa mère allemande n'était pas morte là le 24 septembre 1942, victime de la typhoïde qu'elle a probablement contractée dès son arrivée aux Milles en buvant de l'eau non potable, avant d'être transférée à l'hôpital. Un cyprès veille sur sa tombe dans le carré juif du cimetière Saint-Pierre d'Aix.

Le camp des Milles, une ancienne tuilerie-briqueterie de 15 000 m² désaffectée, ouvrit en septembre 1939, d'abord pour interner les « ressortissants de la puissance ennemie », autrement dit majoritairement des Allemands et des Autrichiens réfugiés dans le Midi pour... échapper au régime nazi. A l'été 1942, ils furent plus de 2 000, dont une centaine d'enfants, à être déportés à Auschwitz, via Drancy (Seine-Saint-Denis).

Les Milles est le seul camp français encore en l'état aujourd'hui. Son histoire est désormais reconstituée, ouverte au grand public qui découvrira, notamment, comment de nombreux artistes et intellectuels y furent internés, parmi lesquels le peintre Max Ernst ou l'écrivain Lion Feuchtwanger.

C'est le 4 août 1942 que Miriam et sa mère, Ottilie Miedzinski, sont « parties aux Milles », comme indiqué froidement sur leurs « fiches d'émigration » dénichées aux archives des Bouches-du-Rhône.

Elles portent le tampon « Centre d'émigration féminin - Terminus des ports ». Il s'agit d'un hôtel vétuste, près des embarcadères de la Joliette, à Marseille, placé sous la vigilante tutelle du service des étrangers de la préfecture. L'établissement existe toujours, comme le très chic Hôtel Bompard, au-dessus de la corniche, qui avait la même fonction : tenir à portée de main un vivier de femmes étrangères, majoritairement juives, astreintes à résidence et devant rentrer chaque soir, pour mieux les rafler le jour venu. Une annexe des Milles, en fait.

Depuis mai 1941, Miriam et sa mère vivent là, dans cet hôtel surpeuplé, non sans profiter parfois des agréments de la ville. « Nous allions au cinéma, nous avons même vu Edith Piaf. Jamais je n'oublierai cela. » Elles ont rallié Marseille car Julius Miedzinski, le père de Miriam, les a averties qu'il était transféré au camp des Milles en mars. Depuis juillet 1940, celui-ci est en effet officiellement désigné camp de transit vers l'émigration pour l'ensemble de la zone sud. Le port et les consulats de Marseille s'y prêtent. Les Miedzinski souhaitent rejoindre les Etats-Unis, où réside de la famille éloignée.

Depuis la Nuit de cristal, le 9 novembre 1938, leur vie n'est que fuite. Les deux prospères magasins de vêtements et d'ameublement que dirige Julius Miedzinski à Breslau (aujourd'hui Wrocław, en Pologne) ont été détruits. « Beaucoup d'amis, juifs ou non, ont conseillé à mon père de quitter l'Allemagne. C'était très dur, mais il s'est rangé à cette idée. Il a pu acheter un visa pour le Honduras, en partance des Pays-Bas », raconte sa fille, restée alors avec sa mère à Breslau. Las : il est finalement expulsé en mai 1940 de Belgique vers la France, en compagnie de nombreux juifs allemands et autrichiens, avant l'invasion du royaume par la Wehrmacht. De camp en camp, il finit par être envoyé aux Milles, en provenance de Saint-Cyprien, puis de Gurs, ces camps des Pyrénées où la III^e République interna d'abord des républicains espagnols.

Julius Miedzinski a l'autorisation de sortir des Milles, pour se rendre à Marseille afin de remplir quelques formalités administratives. Il retrouve là sa femme et

La famille Miedzinski, Julius, Ottilie et leur fille, Miriam, ont fui leur pays dans l'espoir d'émigrer aux Etats-Unis. Mais leur route s'est arrêtée en 1942 dans un camp d'internement français. Restent les souvenirs de Miriam et le mémorial inauguré le 10 septembre

sa fille, qui le rejoint depuis Bruxelles. Impossible, pourtant, de décrocher un visa pour les Etats-Unis. Miriam se souvient de « l'attente interminable devant le consulat américain, avec beaucoup de monde, et où on [leur] demandait toujours un nouveau papier ». Des centaines de candidats au départ butent ainsi sur ce que certains historiens ont qualifié de « mur de papier ». Peur d'une cinquième colonne allemande et communiste sur son territoire, antisémitisme de certains responsables du secrétariat d'Etat, tentation isolationniste : les Miedzinski, juifs allemands, sont bloqués à Marseille, sans nouvelles non plus de leur famille américaine.

Ce matin du 4 août, donc, la police fait irruption au Terminus des ports. « On nous a donné une heure pour rassembler toutes nos affaires. On nous a dit qu'on nous conduisait dans un endroit d'où l'on nous enverrait en famille dans un autre lieu jusqu'à la fin de la guerre. Puis on nous a jetés dans un camion, et j'ai reconnu le camp des Milles, devant lequel nous retrouvions parfois mon père. Comment aurais-je pu penser cela ? », dit Miriam Altman, toujours « estomaquée », soixante-dix ans plus tard que cette rafle ait été menée « par des policiers français ayant suivi les ordres des Allemands, alors que ceux-ci [qui n'occupèrent la zone sud qu'en novembre] n'étaient pas encore là ».



Aux Milles, « *une prison avec des barbelés* », hommes et femmes sont séparés. On dort sur des pailles, après avoir ingurgité « *une sorte de soupe affreuse* ». Comme Miriam parle parfaitement le français appris à l'école, elle est nommée « chef de groupe », interlocutrice de la direction du camp. Elle réclame des soins pour les malades et la permission qu'hommes et femmes d'une même famille puissent se voir, « *ce qui est accepté* ». Mais elle doit aussi veiller à tenir actualisée la liste des personnes de son groupe.

C'est que les déportations débutent. Leur préparation « *dure des nuits entières* ». Les femmes « *étaient effrayées lorsqu'on les appelait pour aller devant le train* », après avoir abandonné bijoux et argent. D'autres témoins parlent de suicides.

Miriam Altman est toujours « estomaquée », soixante-dix ans plus tard, que cette rafle ait été menée « par des policiers français ayant suivi les ordres des Allemands » alors qu'ils n'étaient pas en zone sud

Ce site industriel, desservi par les rails, n'a pas été choisi au hasard, et un wagon similaire à ceux utilisés à l'époque rappelle aujourd'hui les faits « *Chaque jour, on amenait des nouveaux au camp* », se souvient encore Miriam Altman, qui affirme que le préfet en personne a supervisé les préparatifs des convois.

Peut-être était-il là le jour où elle fut miraculeusement retirée d'un rassemblement qui s'appêtait à monter dans un train. « *Chef de groupe, que faites-vous là ?* », m'a lancé un officier. Un autre, voyant la scène, m'a convoquée dans son bureau et demandé si j'avais payé quelqu'un. Mais je n'avais pas d'argent... » C'est le moment où sa mère tombe malade, et meurt à l'hôpital d'Aix. Et où elle-même contracte à son tour la typhoïde, fin août, avant d'être pareillement hospitalisée, tout comme son père. Elle doit réapprendre à marcher, vidée de ses forces, attribuant à sa robustesse physique d'ancienne nageuse d'avoir

surmonté la maladie.

Un second miracle, à peine croyable, se produit alors : à sa rémission en décembre 1942, alors que le dernier convoi a quitté les Milles, le 11 septembre, un « policier » vient la trouver et la rassure : « *Il m'a dit qu'il connaissait un endroit où je pourrais habiter.* » « *A-t-il eu pitié ? Pourquoi, au fond, aide-t-on quelqu'un ? Je ne sais pas. Et nous n'avions pas d'argent pour payer qui que ce soit* », s'interroge encore Miriam Altman, consciente que sa maladie lui a aussi « *sauvé la vie* ».

Soixante-dix ans plus tard, on retrouve la trace de cet homme. Charles Pasturel fut infirmier à l'hôpital d'Aix, avant d'entrer dans la police. « *Il était pétainiste mais détestait les Allemands*, se souviennent ses enfants. *Et un jour, après-guerre, il a simplement dit que les juifs avaient injustement souffert et qu'il avait pu en aider quelques-uns à l'occasion.* » C'est Charles Pasturel qui fournit au père de Miriam « *une cache dans une petite maison dans une montagne près d'Aix où vivait déjà une femme juive venue d'Allemagne* ». Originaire de Haute-Loire, il met Miriam en contact avec un médecin aixois, Jean Riou, originaire du Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire également, aujourd'hui connu comme village des Justes.

Elle participera aux soins des enfants durant près de deux ans dans cette famille chrétienne. La fille aînée de la famille Riou se souvient aujourd'hui de « *Mia* », de ses « *grandes boucles brunes* », et surtout qu'il fallait « *garder le plus grand secret autour de sa présence* ». Membre d'un réseau de résistance qui aida à exfiltrer vers l'Espagne et l'Angleterre d'anciens saint-cyriens, le docteur Riou estimera après-guerre n'avoir « *fait que son devoir* » et ne parla jamais de son geste décisif pour la vie de Miriam.

Julius Miedzinski connut en revanche un destin tragique : parce qu'il était « *trop allemand* », comme l'explique sa fille, il voulut mettre ses papiers en règle et se rendit au commissariat. Autant dire dans la gueule du loup : il fut déporté en mars 1944 à Auschwitz, où il fut assassiné, comme toute sa famille de Breslau. Deux ans plus tard, Miriam, qui, folle de joie, avait accueilli les Américains dans Aix, embarquait enfin – mais seule – pour New York, « *où tout le monde ignorait l'existence de camps en France* ». ■